



BILAN 2003 – 2019

17 ans après le bilan 1984-2002 du n°100 de *La Tête en Noir*, voici un bilan 2003-2019 dressé par Julien Védrenne et Michel Amelin

Michel Amelin : Julien Védrenne, tu es le fondateur du fameux site *k-libre* consacré au roman policier, conférencier, animateur, critique et collaborateur de *La Tête en Noir* depuis 6 ans... Autant de cordes à ton arc pour déceler l'évolution du genre depuis la parution du n°100 de *La Tête en Noir* en décembre 2002. Il y a dix-sept ans, je mettais en avant la bonne santé du roman historique, l'installation des pavés et surtout l'omniprésence du *serial killer* dans les intrigues. Qu'en est-il aujourd'hui ?

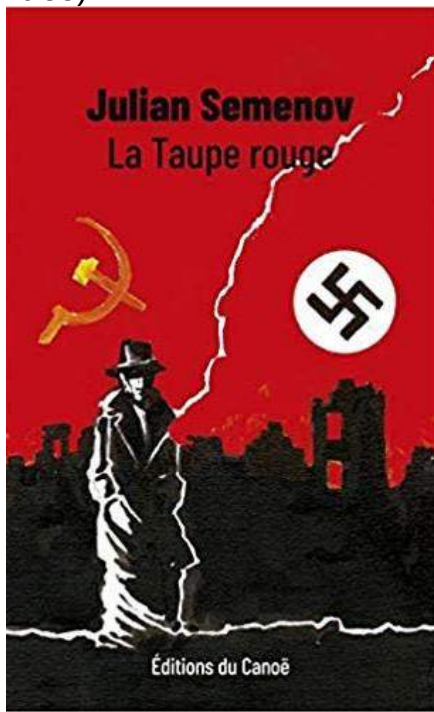
Julien Védrenne : Je suis en train de lire *Le Roman policier historique* de Sarrot et Broche pour une future formation. Les auteurs opposent souvent ce genre au néo-polar, plus politique. Mais, à mon sens, histoire et politique sont intimement liées et ce genre aura toujours la cote. Pourquoi ? Parce que si la connaissance de l'Histoire devrait nous empêcher de répéter les erreurs du passé, on s'aperçoit que ce n'est évidemment pas le cas. Pourtant le roman policier historique, quand il est bien fait, mêle érudition et plaisir car on a envie de penser que c'était mieux avant ! Il y a toujours des auteurs comme Michèle Barrière et Jean d'Aillon pour arpenter les sols moyenâgeux français, et nous amener insidieusement une petite réflexion. Aujourd'hui en France, l'histoire me semble plus contemporaine. Des auteurs comme Philip Kerr et Romain Slocombe nous ont plongés dans les affres de la Seconde Guerre mondiale. Et maintenant des écrivains tels Thomas Cantaloube ou Frédéric Paulin s'intéressent de très près aux guerres d'Algérie, cet ancien département français... Si l'on doit reconnaître une certaine paternité de cette exploration à Didier Daeninckx, force est de constater qu'il y avait une espèce d'omerta littéraire aujourd'hui disparue. En résumé, dans la plupart des cas, le roman policier historique s'accompagne d'une structure et d'une écriture classique, qui, elles aussi, sont reposantes pour l'œil et l'esprit dans une veine toute romanesque.

Suite page 2

M.A. : Et pour le *serial killer* ?

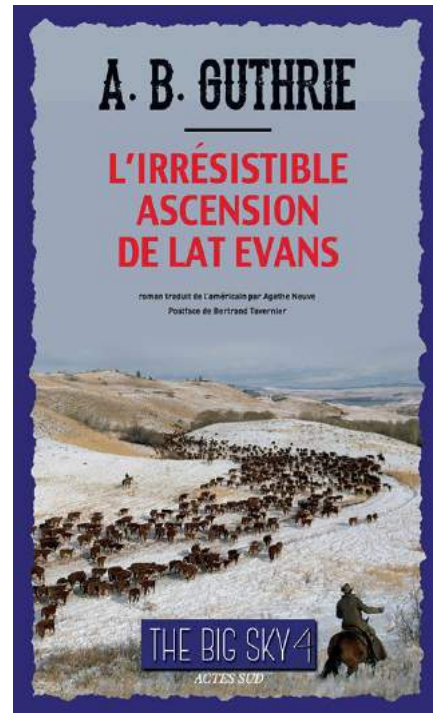
J.V. : À l'époque du numéro 100 de *La Tête en Noir*, le tueur en série avait le vent en poupe. Il n'en est plus de même aujourd'hui. Il a quasiment disparu et ne subsistent que les rares tueurs en série trop intelligents pour la police et le lecteur, et les pastiches de Jack l'Éventreur, qui eux sont immortels.

Les romans scandinaves et nordiques sont (presque) à l'agonie (il faudrait lire *Le Dernier auteur norvégien* de **Luc Chomarat**, cet écrivain qui manie avec outrance la métalepse narrative), mais d'ores et déjà les auteurs des anciens pays du bloc soviétique sonnent au portillon (**Julian Semenov**, Russie, **Árpád Soltész**, Slovaquie, **Arno Saar**, Estonie, **Wojciech Chmielarz**, Pologne). Tous ont l'avantage de nous faire découvrir ces pays de l'intérieur et de nous confronter à un point de vue non-occidental, donc non-nombriliste (même si le capitalisme y fait son entrée).



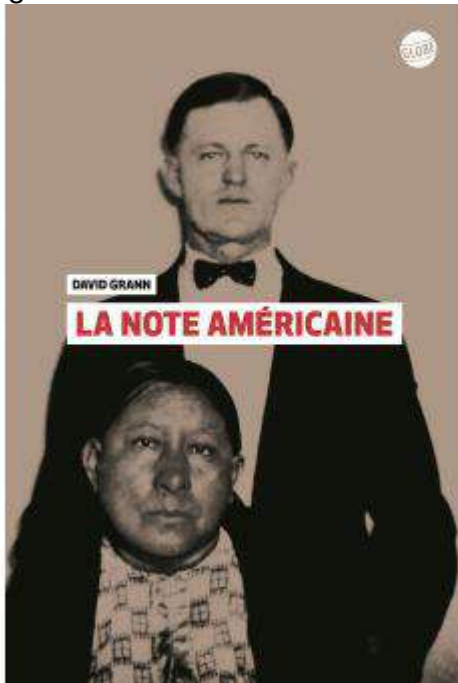
Si la littérature anglo-saxonne est toujours autant d'actualité, avec des auteurs immuables (**James Ellroy**, **Dennis Lehane**, **Ian Rankin**), d'autres immortelles (**Mary Higgins Clark** et autres reines outre-Atlantique du crime à l'image de **Lisa Gardner**), on observe deux tendances majeures. La première c'est l'omniprésence du thriller domestique (la banalité du quotidien a pris le pas sur l'extraordinaire de l'antihéros : chaque époque a les Machiavel qu'elle mérite). Le thriller domestique c'est avant tout la

manipulation insidieuse venue de l'intérieur du giron familial. On n'est jamais mieux trahi que par les siens. Son but ? Assurément nous faire voir nos proches d'un sale œil tout en nous réconfortant sur notre quotidien ! Le livre, dans ce cas-là, est la fenêtre du commérage qui fait office de délatrice des vicissitudes du voisinage immédiat.



La seconde tendance majeure des Anglo-Saxons nous vient aussi du continent nord-américain : le western. Les États-Unis, mais aussi le Canada, s'approprient leur Histoire avec moins de romanesque qu'au début du XX^e siècle. Jusqu'alors, le western, à de rares exceptions près (**A. B. Guthrie**, **Larry McMurtry**), était plus en phase avec son collègue cinématographique (celui de Raoul Walsh pas de John Ford). Les éditions **Gallmeister** l'ont remis sur le devant de la scène (avec aussi il est vrai des westerns modernes comme les aventures de Walt Longmire de **Craig Johnson** et d'autres mâtinés de « nature writing », l'autre spécialité des éditions Gallmeister ; et là, on peut dire que ce retour à la nature fait écho à une prise de conscience écologique et collective, mais pas forcément politique chez le lecteur, qui a oublié que les premiers anarchistes étaient des géographes écologistes comme Élisée Reclus). **Bertrand Tavernier** dirige la collection « *L'Ouest, le vrai* » chez **Actes Sud**. Il y publie de « vieux » auteurs qui ont tous pour eux une écriture naturaliste (sauf chez **William Riley Burnett** et **Ernest Haycox**, plus dans une lignée *hard boiled*). Le western est un genre particuliè-

rement surprenant qui doit être apparenté aux littératures policières. C'est le récit d'une spoliation de masse qui nous explique la mentalité actuelle américaine (à ce sujet lire également le très hypnotique *Les Frères Lehman*, de **Stefano Massini** chez **Globe**, un éditeur qui comme les éditions **Marchialy** et **Allia** nous ouvre à la non-fiction ; lire également et surtout *La Note américaine*, de **David Grann**, récit d'un assassinat en règle de la communauté indienne Osage, à l'origine de la création du FBI, toujours chez Globe) avec ce qu'il faut de déni et d'outrance alliée à ce besoin de se forger une mythologie.



M.A. Et pour nos pauvres petits auteurs nationaux, y a-t-il une place chez les éditeurs ?

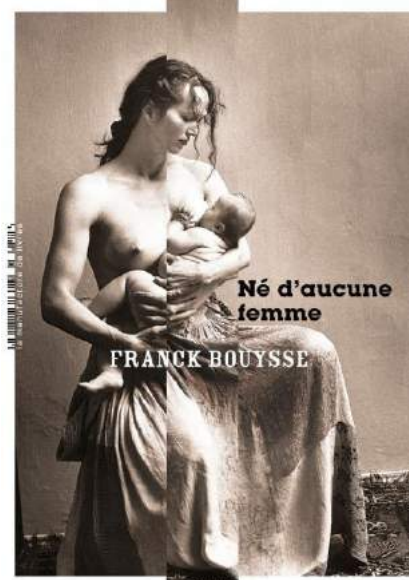
J.V. : Oui ! Il y a même un retour à une école française. Aujourd'hui, de nombreux premiers romans débarquent sur les tables des libraires. On peut y voir la résultante de la crise économique que nous traversons (selon l'axiome que quand un pays va mal, sa littérature se porte bien). Les plus cyniques y verront surtout le fait que la concurrence est rude, que les auteurs traduits (avec leurs agents littéraires) coûtent de plus en plus cher, alors qu'un auteur français est plutôt donné.

M.A. : Concluons, cher Julien, sur ce marché franco-français. Que penser des choix des maisons traditionnelles comme **Le Masque**, **Gallimard**, **Rivages** ? Que penses-tu aussi de l'émergence des maisons et des titres policiers régionalistes ? Nous avons certes des auteurs

français « policiers » qui cartonnent dans les meilleures ventes comme **Fred Vargas**, mais il y a aussi les premiers titres de **Michel Bussi** qui appartiennent justement à la catégorie régionaliste. Le secteur français est-il flou ?

J.V. : Il y a eu ces dernières années des vagues d'éditeurs au sein des différentes maisons d'édition. On pouvait avoir l'impression d'un mercato de football. Ce qui est sûr c'est que l'on a pu observer deux tendances à savoir l'émergence de nouvelles éditrices et le besoin d'avoir des éditeurs spécialisés en littérature française ou étrangère (ce qui pourrait se résumer de façon assez malhonnête – j'insiste sur le « malhonnête » car c'est un peu plus compliqué que ça –, entre des éditeurs qui vont dénicher la perle française et ceux qui font fonctionner leur relationnel avec les agents littéraires ; il est cependant vrai qu'il s'agit de deux approches différentes du métier). Je ne suis pas sûr qu'il y ait une émergence des maisons régionalistes. Elles ont tout le temps existé. Parfois, certaines renaissent même de leurs cendres (feu le catalogue de la collection « **Polars en Nord** » de **Ravey-Anceau** se retrouve aujourd'hui chez **Airvey**). En revanche, et c'est là une nouveauté, il y a beaucoup plus de maisons d'édition talentueuses en province (**Jigal**, **Mirobole**, **Agullo**, etc.). Après, pour boucler la boucle, dans la lignée de **Pierre Pelot**, il y a aujourd'hui des auteurs de terroir comme **Franck Bouysse** (Limoges) qui ont fait leurs premiers pas dans des maisons de polars régionalistes. Aujourd'hui plus qu'hier pour paraphraser mon ami et compère **Thomas Bauduret** les frontières sont poreuses !

Michel Amelin et Julien Vedrenne



LA CHRONIQUE DE MICHEL AMELIN

CRACK, BOUM, TUE !

Bon, c'est vrai, « *Envoie-moi au ciel, Scotty* », roman de MICHAEL GUINZBURG, n'est pas vraiment un perdreau de l'année puisqu'il est paru en 1993, traduit en 1995 et qu'il vient de ressortir en poche sous une nouvelle maquette en « Folio Policier » (prix promo : 5,90€). Mais, à sa lecture pour *La Tête en Noir*, nous reviennent en mémoire certains titres de CHUCK PALAHNIUK tel « *Le Festival de la Couille* » ou le fameux « *Fight Club* », ainsi que les « gonzo papers » du déjanté HUNTER S. THOMPSON dont le délirant « *Derby du Kentucky* » où les parieurs ivres se marchent dessus en dégoissant (in « *Parano dans le bunker* »). Ajoutons-même le mythique « *Baise-moi* » de VIRGINIE DESPENTES pour pousser les auteurs français. Michael Guinzburg a d'autant plus de talent que c'est son premier roman et qu'il n'y va pas avec le dos de la cuillère. Une critique fort bien faite trouvée sur internet nous apprend que « *Envoie-moi au ciel, Scotty* » (*Beam me up, Scotty*) « est une phrase récurrente de Star Trek, lorsque le capitaine Kirk se fait téléporter » : formule magique ici « accaparée par les crackés qui la prononcent rituellement avant de fumer leur dose ». Fiction ? Réalité ? Mystère. En tout cas, Guinzburg en connaît un rayon sur la drogue et plus particulièrement sur le crack qui fait de tels ravages dans le New-York de l'époque que la ville est ici appelée Crack City.

Le héros narrateur, Ed T., vient de perdre femme et enfants à cause de son addiction et, pour s'en sortir après sa désintox, se met à fréquenter la DDA (Drogues Dures Anonymes) groupe de parole collant aux principes des Alcooliques Anonymes et fondé en 1934 par un paysan de l'Ohio et un catcheur pro, shootés à l'alcool et la morphine depuis leur amicale rencontre pendant la Première Guerre Mondiale. La DDA prône une

Méthode en douze étapes et ce parcours est jalonné d'aphorismes tordants où se mélangent comparaisons paysannes, new age et religion. Exemple : « La rancune, c'est comme se pisser dessus. On est seul à le sentir. » Le parcours est ponctué de réunions où Ed prend part aux confessions en live avec force gros mots et pleurs. Ed débute toujours sa prise de parole par cette phrase : « Je m'appelle Ed et je suis un sale crétin alcoolique et drogué. » En phase de décrochage, il rend compte des confessions de ses semblables. Ainsi, en exemple, celle d'un dénommé Chester Z. « *J'avais six ans quand j'ai commencé à boire et à me droguer. Herbe, amphés, colle, acide, champignons, shampoing pour moquette, coke, héro, gnôle, barbis, crack, tout. Si ça faisait planer, c'était bon. Mais tu sais ce qui m'a fait arrêter ? Ce qui m'a mis à genoux ? Les grenouilles, mec. Ouais, les grenouilles. Je me suis mis à lécher les grenouilles. Des crapauds. Leur peau sécrète comme qui dirait un produit chimique qui fait vachement planer. Il sont gros, vous savez, à peu près comme un Frisbee, et on les trouve que dans le désert. J'étais tellement fauché que j'allais à Death Valley en stop pour lécher les grenouilles ; mais, après, j'ai attrapé une insolation et je pouvais plus sortir que la nuit. Alors j'ai forcé la porte du vivarium de San Diego et c'est là que je me suis fait piquer, à genoux comme qui dirait, pendant que je léchais un gros crapaud gluant* ».

Parallèlement aux récits de sa déchéance, et celles de ses compagnons d'infortune, Ed se voit adjoindre Myron, un « parrain » disponible 24h/24h, qui est en train de devenir femme sous le prénom de Myra. Pourtant, malgré ce parrainage dézingué, lors d'une phase terrible de dépression, Ed retourne voir son dealer habituel qui attache son pitbull au radiateur le plus proche, pose son Glock sur ses cuisses et exhibe chaînes en or et flacons de crack. Ed lui fait la leçon. Mais le dealer n'est pas touché par la Grâce, au contraire ! Au terme d'une scène haute en couleur, Ed poignarde donc l'œil du dealer avec un tube en verre servant à la prise de crack et s'empare du Glock et du chien appelé Natacha. Les premiers meurtres suivront ce schéma : Ed apparaît comme un ange rédempteur tirant des balles sur les méchants dealers tandis que Natacha se jette à la gorge des dobermans et bouffe les mains chargées de





bagouses vulgaires. Ainsi la désintox d'Ed se passe-t-elle au mieux : un merveilleux sentiment de plénitude l'envahit quand il descend un pourri. Suivent deux, trois, quatre, cinq, six meurtres... Ed retrouve la piste d'un de ses fils, puis de sa femme droguée, alcoolique devenue protégée d'un mac appelé La Confiance. Enfin, il met la main sur son fils de onze ans, complètement accro au crack (le dialogue vaut son pesant de cacahuètes) après avoir donné la fessée à un dealer de dix ans.

Dans un entretien à Lionel Tran, Mickael Guinzburg raconte « C'est la découverte de Kerouac, à quinze ans, qui m'a donné envie de devenir écrivain. A l'époque je faisais beaucoup de sport, je voulais être athlète, mais après ça j'ai laissé tomber et je me suis beaucoup défoncé ! La drogue, le jazz, le rock et l'écriture de Kerouac et de Thomas Wolf ! Ça a été des années de dissolutions, à boire, fumer, courir l'Amérique, accumuler des aventures et à chercher qui j'étais. » Il continue plus loin qu'il lui a fallu arrêter de se droguer pour écrire. Ainsi, en miroir de ce premier roman plein de peps, faut-il voir à la fois, un plaidoyer pour ces laissés pour compte que sont les défoncés et une ode à l'extermination pour ceux qui les défoncent.

L'addiction provoque la chute, tout le monde sait cela. Malgré les blagues et les anecdotes drôles qui parsèment le livre, malgré le style imagé et les outrances, malgré le sang, les balles et les chiens, les discours moralisateurs, l'ambiance évangéliste de pacotille, on perçoit l'appel à l'aide dans cette redondance barrée et cette tuerie vengeresse.

Et ce, malgré le commandement, tant au niveau des addicts que celui de leurs proches, de pardonner, de s'excuser, de s'écarter pour vivre sa propre vie au risque de condamner l'autre à la déchéance et à la mort.

Michel Amelin

Rejoignez Scopalto, le kiosque numérique des revues artistiques, des magazines culturels et des fanzines créatifs.

Sous l'impulsion de sa dynamique fondatrice/directrice Laurence Bois, **Scopalto** donne accès aux derniers numéros ainsi qu'aux archives de plus de 500 revues et magazines. Les numéros sont disponibles au format PDF ou liseuse en ligne. **Scopalto** propose même un système d'alerte qui vous avertit dès qu'un numéro traite un sujet qui vous intéresse.

Offrez-vous une belle ballade parmi les titres proposés à la lecture dans des genres aussi différents que les arts, l'architecture, le design, la BD, la jeunesse, la littérature, la poésie, la SF, la philo, etc. Et le polar, bien sûr, représenté par **La Tête en Noir** mais aussi **Sang Froid**, **Alibis**, **813**. A noter qu'on trouve des dizaines de revues en lecture gratuite ! Connectez-vous sur

<https://www.scopalto.com/>

LE BOUQUINISTE A LU

Lasser n°5 Trahison en terres celtes

de Philippe Ward et Sylvie Miller. Editions Critic.

Et voici le dernier tome des aventures de Lasser, dont chaque aventure peut être lue séparément mais c'est à déconseiller car comme toutes les séries (aaahhh Connely), c'est mieux de lire dans l'ordre. Les auteurs ne cachent pas qu'ils s'autorisent un jour à revenir sur ce héros, clone des grands détectives du *hard-boiled*, dans ce monde uchronique si étrange puisque les dieux des panthéons polythéistes foulent la terre aux côtés des humains.

Mais ce n'est pas d'actualité... A la petite exception que nous verrons à la fin de cette chronique - il n'aura pas fallu longtemps...

Devant respecter une dette d'honneur, Lasser retourne en Gaule d'où il est originaire. Il ne sera pas accompagné de son alter-ego féminin, Fazimel retenue par Isis pour une réunion entre les dieux égyptiens. Il sera tout de même accompagné de son ami djinn Amrd, et lourdement chargé d'objets magiques aux pouvoirs obscurs.

Mais Lasser s'était, au premier tome, enfui de la Gaule, poursuivi par un caïd marseillais à la jeune épouse un peu libertine qui avait jeté son dévolu sur notre héros.

Inutile de dire que dès son débarquement dans son pays natal, les choses se compliquent avec l'époux éconduit à la rancune tenace.

Heureusement, de vieilles connaissances transalpines vont participer au conflit et permettre à Lasser de continuer son périple dont il ne connaît toujours pas la finalité.



Il est à noter que cela fait plusieurs semaines que les conditions climatiques sont lourdement perturbées à la surface du globe, rien de moins. Et que les conséquences

dramatiques de cet état de fait se font sentir.

Notre détective des dieux, arrive enfin en terres celtes, comme le titre laisse le présager. Lasser est accueilli par sa famille. Ses parents directs sont décédés avant son départ en Egypte suite à un conflit d'ordre divin. Les druides sont bien ennuyés car l'un des leurs semblent à l'origine de la

perturbation du temps. Il semblerait que ce druide noir se soit livré à un rite ancien qui non seulement rendrait les événements climatiques chaotiques mais pire, au même moment les dieux celtes ont disparus en majorité, et ce n'est pas une coïncidence.

Qui est-il ? Que fait-il ? Quels sont ses alliés humains ? Quelle force primordiale lui donne un tel pouvoir ? Voici les questions auxquelles Lasser se trouve confronté.

Et les surprises vont être nombreuses de Pendragon aux fins fonds des terres celtes sans oublier Avalon, Lasser va aller de surprise en surprise, celles-ci allant de l'origine de ce fléau jusqu'à des découvertes essentielles sur lui-même.

La fin du roman révélera les secrets de tout et de tous et expliquera la disparition de la surface de la Terre de nos héros.

Début août, je suis allé avec ma petite famille à un mariage près de Rennes. « Mais qu'est-ce qu'il nous raconte sa vie lui ? ». Attends ! Attends ! C'était le mariage d'un écrivain/éditeur/libraire rennais et de sa charmante compagne. Du coup étaient présents quelques écrivains DONT Sylvie Miller et l'illustratrice de Lasser. Qui ont fait pour cadeau aux mariés et à l'ensemble de la noce une nouvelle de Lasser inédite qui poursuit le tome 5. Outre Lasser et Fazimel, les mariés sont les héros de cette histoire, dont Doyo, un farfadet rigolard au grand cœur que nous avons déjà rencontré dans « Trahison en Terres celtes » et une très jolie fée (je confirme, je l'ai vu en vrai !). Cette nouvelle va permettre, outre le très bel hommage rendu aux mariés, à Fazimel et à Lasser de sortir de la situation où ils s'étaient empêtrés dans un mariage près de Rennes bien mouvementé.

Rassurez-vous, le « vrai » s'est déroulé dans de très bonnes conditions.

Il me paraît évident que ce texte sortira dans une anthologie de nouvelles à venir. Je vous en informerai discrètement.

Outre l'anecdote, le fait de quitter Lasser me rend un peu mélancolique mais il est vrai qu'Egypte, Grèce, Atlantide, Rome et Gaule explorés, la série risquait de tourner en rond et que le courage des auteurs à l'arrêter est digne d'éloge. Je ne doute pas au vu de la qualité de ses auteurs, Lasser aura peut-être une autre vie alternative. (22 €)

Jean-Hugues Villacampa

EN BREF... EN BREF... EN BREF... EN

Je sais que tu sais, de Gilly Macmillan. Les Escales Noires. Cody a définitivement quitté l'enfance quand ses deux amis les plus proches ont été assassinés dans la banlieue de Bristol en 1996. 20 ans plus tard, devenu journaliste, Cody relance l'affaire car il est persuadé que le coupable désigné, un simple d'esprit qui vient de se suicider, était sans doute innocent. En reprenant l'enquête au départ et en publiant chaque élément dans un podcast très suivi, il remue un passé dérangeant que les acteurs de l'époque voudraient bien enterrer. Sur le thème de l'affaire classée, cet habile roman de Gilly Macmillan préserve le suspense et bénéficie d'une construction originale. (21.90 €)

Le garçon et l'univers, de Trent Dalton. Harper Collins. Eli, le narrateur, est un jeune australien de treize ans qui vit avec ses parents accros à la drogue et dealers, son frère quasi autiste, et surtout son vieux baby-sitter Slim, qui cumule 25 ans de prison pendant lesquelles il a développé une philosophie de la vie très originale. Eli raconte tout ce qu'il voit, tout ce qu'il ressent et comment il appréhende son quotidien atypique. Et dans cet univers hostile, plein de bruit, de fureur, de violence, mais aussi de tendresse, d'émotion et de poésie, cet adolescent mature et terriblement attachant redéfinit la nature des liens familiaux. Un roman noir hors norme ! (19 €)

Les morts de Bear Creek, de Keith McCafferty. Gallmeister. La découverte de deux cadavres anciens dans les Rocheuses du Montana (USA) oblige la shérif Martha Ettinger à recruter l'ex-détective privé Sean Stranahan déjà engagé par un club de pêcheurs pour retrouver une précieuse mouche artificielle. Ces deux tempéraments devront cohabiter. Les auteurs du Montana (Crumley, Harrison, Hugo, etc.) excellent vraiment dans l'écriture d'histoires puissantes, animées par des femmes de caractère et des hommes qui cultivent l'amitié virile autour d'une partie de pêche à la mouche ou d'une chasse au cerf. Le tout sur fond de nature sauvage propice à de belles envolées lyriques. (23.50 €)

Le dernier murmure, de Tom Piccirilli. Série Noire Gallimard. Les Rand traînent comme un boulet une réputation totalement méritée de famille de voleurs mais dans l'intimité le clan est en train de se désagréger sous les coups de boutoirs de la justice, de la maladie et de l'usure. Le trentenaire Terrier reste le plus lucide de la

bande mais il a de plus en plus de mal à maintenir une cohésion. Et rien ne va plus quand son grand-père maternel, qui a renié sa fille, lui demande de cambrioler son propre studio de cinéma. Chronique jubilatoire d'une famille malmenée, cet ultime roman de Tom Piccirilli (1965 – 2015) révèle un personnage principal terriblement attachant. (23 €)



Spirale, de Joel Bastin. Chez l'auteur. Le braquage du fourgon et de ses 100 millions d'euros avait tourné au carnage et c'est un second coupeur qui s'était évanoui dans la nature avec le magot. 10 ans plus tard, alors que les deux cerveaux de ce hold up (dont un policier véreux chargé de l'enquête) sont toujours à la recherche du butin, les premières coupures de 100 € répertoriées commencent à sortir de leur cachette. Tom, le publiciste, qui a mis la main par hasard sur le pactole cherche un moyen « légal » de blanchir le fric mais pourra-t-il échapper à la police et aux truands ? Son entourage proche et familial est entraîné dans une terrible spirale infernale... Publié via une agence de consulting littéraire (Best seller Consulting), ce roman d'un kiné belge (Namur) développe une intrigue, certes classique, mais traitée avec force détails et qui se lit avec plaisir. On y découvre les dessous de la finance internationale et d'intéressantes digressions sur l'observation du comportement. Contact : joelbastinjb@gmail.com

Jean-Paul Guéry

Martine lit dans le noir

Homo erectus, Xavier Müller, Ed Fixot.

Et si, au lieu d'avoir définitivement disparu, en vertu du principe de marche en avant de l'évolution, les anciennes espèces refaisaient surface ? C'est le propos que traite Xavier Müller, dans son livre *Erectus*, paru aux Editions Fixot. Ce docteur ès sciences imagine un scénario catastrophe né dans un labo peu regardant sur l'éthique. En pleine Afrique du Sud, dans un laboratoire reculé, un virus a été mis au point. Il ne doit pas en sortir, sauf que... La pandémie s'étend sur tous les océans et continents. Quiconque en est contaminé, faune, flore ..., subit une transformation irrémédiable et définitive : les gènes anciens, dormants, sont réactivés et au réveil, après 48 heures de coma pour les humains, le jeune mannequin, la mère de famille, l'attaché commercial, l'enfant dans sa poussette, la jeune retraitée à la caisse du supermarché .. se retrouvent avec le faciès, le squelette et le cerveau d'un Homo erectus. Dur réveil. Mais ces conséquences génétiques engendrent d'autres phénomènes, politiques, ceux-là, et de masse. Ces "créatures", ces "préhistoriques", hier encore tonton René, cousine Amélie, le petit Kevin, sont-ils encore aujourd'hui des hommes, des humains ?

La controverse de Valladolid n'est pas loin. Des voix s'élèvent pour la construction de camps, de réserves, voire d'éradication de ces mutants dans la mesure où certains présentent des signes de violence, cher-



chent à s'appropriier et défendre des territoires. Pour corser l'intrigue, Xavier Müller met en scène une jeune paléontologue longtemps décriée pour son travail sur la possibilité de gènes régressifs. Elle est directement concernée par cette mutation puisque le père de l'enfant qu'elle porte est contaminé par le virus. Cet enfant sera-t-il tout le portrait de son père ?

Sur le plan pandémique, la menace trouve sa résolution dans la mise au point rapide d'un vaccin. Ouf. Tous en étaient frappés mais tous ne régresseraient pas. Sont-ils pour autant sauvés de l'invasion ? Entre SF et thriller, on lit ce livre avec

une espèce de frénésie, partagé entre plaisir et frissons anticipatifs. Et on file se regarder l'arcade sourcilière dans le miroir... (19,90 €)

Bondrée, d'Andrée M. Michaux, Rivages. Considérée comme l'une des plus remarquables romancières québécoises actuelles, Andrée M Michaud est l'auteur d'une dizaine de livres dont quelques-uns sont édités en France. *Rivière tremblante* est le dernier. Juste avant, et paru en poche cet été, *Bondrée* donne déjà une très bonne idée de cette auteure qui manie aussi bien le suspense, la psychologie et les pans les plus sombres de l'âme humaine.

Bondrée raconte un drame, survenu en 1967 dans la région du lac de Boundary, à la frontière entre le Canada et les Etats-Unis. A quelques jours d'intervalle, deux jeunes filles disparaissent, presque encore gamines et déjà délurées, voire provocantes. Zaza et Suzie, on les retrouve, à quelques jours d'intervalle, unies jusque dans la mort au même destin funeste, enserrées dans d'anciens pièges à ours. Voici quelques années, un habitant, devenu fou suite à un chagrin d'amour, avait posé ces pièges par dépit avant de se pendre. Est-ce son fantôme qui revient sur les lieux pour perpétrer d'autres crimes ou est-ce un autre tueur qui sévit, hanté par son propre passé ? Cette tragédie met la petite communauté de vacanciers en émoi, des gens qui ne se côtoient guère, séparés parfois par la langue et les modes de vie. Ils craignent notamment pour une troisième, Françoise-Frenchie, qui s'était rapprochée du duo des amies inséparables. Dès lors, les enfants sont priés de rester à la maison, les mères guettent par la fenêtre en pétrissant la pâte à gâteau, les pères restent constamment en éveil. L'assassin va-t-il encore frapper ? Un suspect, arrêté, est-il le bon coupable ? Pour mener l'enquête, un policier lui aussi hanté par d'anciens drames ou énigmes non résolues. Et c'est là qu'intervient l'écriture de Andrée M Michaud qui excelle à faire monter le suspense, mélange les tournures de phrases, les formules tantôt en anglais, et ces délicieuses expressions québécoises tant prisées des Français. Les prises de parole se succèdent : témoins, protagonistes, victimes, suspects, tous se débattent dans cette horreur qui paraît incompréhensible pour les personnages et devient soudain transparente. La vérité se révèle au grand jour et sort littéralement du bois au prix de nouveaux déchirements. (7,90 € en poche)

Martine Leroy-Rambaud

LE CHOIX DE CHRISTOPHE DUPUIS

D'ailleurs...

Cette rentrée est marquée par la première traduction d'un roman noir Slovaque et la publication d'un polar indien – chose malheureusement trop rare en France...

Les éditions **Agullo** ont obtenu pour l'année 2019 une subvention de l'Union européenne, pour la publication de cinq auteurs « particulièrement emblématiques de l'esprit européen ». C'était déjà la marque de fabrique de la maison créée en 2016 et cette subvention récompense bien justement leur travail.

Nous avons donc pu plonger dans l'Histoire allemande avec *Le Magicien* de la Germanopolonaise, Magdalena Parys, découvrir un nouvel opus des aventures de l'excellent commissaire Soneri (*Les Mains vides* de Valerio Varesi), naviguer entre les noires Pologne et Colombie (Wojciech Chmielarz, *La Colombienne*) et, avant le Portugal (Rui Zink avec *Le Terroriste joyeux*, un polar particulier en forme d'unique dialogue), entrons dans le tout premier roman noir slovaque traduit en français : ***Il était une fois dans l'Est***.

Árpád Soltész, 50 ans cette année, commence sa carrière de journaliste dans les années 90. Il s'oriente vers le journalisme d'investigation (mafia, oligarques, trafiquants d'êtres humains, pratiques de la police, des services secrets, des juges...) et travaille comme commentateur politique. Autant dire qu'il sait où puiser la matière pour son roman. L'histoire c'est l'enlèvement par deux truands d'une gamine dans la Slovaquie des années 90. Ils la violent à répétition en attendant de la vendre à un bordel au Kosovo. La gamine réussit à s'enfuir mais lorsqu'elle va débarquer au commissariat, ses ennuis ne vont que continuer tant tout le monde est corrompu. En introduction est précisé « une partie de cette histoire s'est vraiment produite », ce qui renforce le côté noir et triste de cette histoire. C'est un livre fort et puissant, désespérant (nous sommes tous humains) et particulièrement éclairant sur les conditions de vie à une époque si proche mais qui paraît si lointaine : « Les filles étaient jolies, la gnôle forte,

les policiers faibles, les politiciens bon marché et les services secrets aveugles ».

Remontons le temps pour l'Inde en 1919. La première guerre mondiale est terminée et le capitaine Wyndham, ancien de Scotland Yard, débarque à Calcutta où il prend son service. Rapidement, il se retrouve à enquêter sur le meurtre d'un haut fonctionnaire. Il ne connaît rien de la ville, ni de l'Inde, ne maîtrise aucune de ses subtilités et va devoir évoluer dans un milieu très politique. Très finement, **Abir Mukherjee**, sans aucun manichéisme, présente un tableau historique extrêmement passionnant des rapports entre l'Inde et l'Angleterre. Le livre ne manque pas de rythme et les personnages sont bien travaillés. Pour un premier roman, c'est une réussite.

Christophe Dupuis

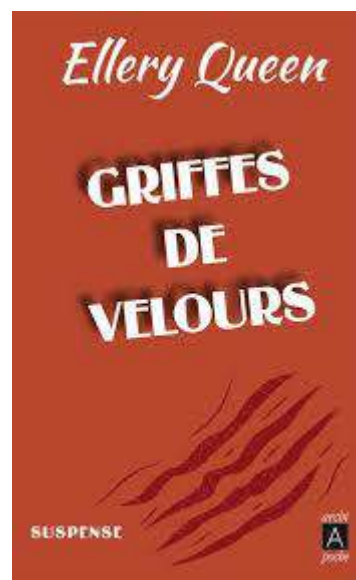
Árpád Soltész, *Il était une fois dans l'Est*, Agullo (Traduit du slovaque par Barbora Faure)

Abir Mukherjee, *L'Attaque du Calcutta-Darjeeling*, Liana Levi (trad. F. Gonzalez Battle)



Ellery Queen réédité chez Archi

Poche. Ellery Queen (pseudonyme de deux cousins) fait partie des auteurs majeurs ayant marqué l'âge d'or du roman policier classique. Commencées au début des années trente, les enquêtes criminelles du jeune héros/romancier Queen se démarquent rapidement des canons littéraires de l'époque pour proposer des intrigues plus violentes, parfois teintées de fantastique. Doté de puissantes capacités de déductions grâce à un sens inné de l'observation, le jeune détective privé sera le héros de plus de 30 romans ou nouvelles. 4 ouvrages sont réédités en Archi Poche au prix de 7.95 € pièce. Une série classique à (re)découvrir d'urgence



Jean-Paul Guéry

BLACK HEAD

**UNE NOUVELLE INEDITE DE
JEAN-BERNARD POUY**



- Dégage, petit blanc...

Même pas de point d'exclamation. Calmement.

Le vigile était un grand noir, comme d'habitude. Une armoire normande en bois sombre de noyer. Comme d'hab. Pas le genre à argumenter, écouter, répondre, comparer les tenants psycho-idéologiques d'une demande pourtant simple, gna-gnagna...

- C'est complet... Dégage, petit blanc.

Petit blanc, phonèmes en trop, ça m'a énervé, moi qui n'aime que le roman noir, et qui emmerde tous ceux qui font la grimace quand on leur parle de roman noir.

Mais, là, feuque, il ne s'agissait pas de littérature. Mais de rock. Un concert inattendu, « show-case », de Frank Black, le héros/héraut des Pixies, les Derrida du tac boum. Petite salle, public réduit, mais fallait pas déconner, c'est pas une petite personne comme moi, soixante-cinq kilos et une épaisseur de krampouz au chou-chenn qui va faire péter la sous-ventrière du New Mocambo.

Alors, quand faut yaller, faut yaller. J'ai quelques notions, à force. Je me suis re-pointé devant le vigile et j'ai tenté de le prendre par ses sentiments de tourniquet massif. Pour la dernière fois, dégage, petit blanc, c'est complet, je te l'ai déjà dit, petit blanc, dégage !

- Ho ! Du calme, je vous tutoie pas, moi, je vous traite pas de... de...

- De quoi ?

- De.

Mal barré. J'avais rien dit, mais je l'avais dit quand même. Sans le dire. Ça méritait la réponse adéquate et ça n'a pas tardé.

Il m'a poussé de la main, comme s'il écartait une foutue mouche. Mais ce catcheur au chômage, il n'a pas calculé, et ce simple impact m'a propulsé à deux mètres de là.

Vautré par terre, avant de réagir, j'ai regardé autour de moi. Personne n'avait l'air de vouloir m'aider. Ça rigolait. Des bagnoles passaient, hiératiques. Une pluie fine s'était mise à tomber sur ce pauvre monde. Pourri. En face du Mocambo, il y avait un supermarché de périphérie, chinois, indien peut-être. Bref, rien. Pas un gilet jaune. Rien. La haine.

Je n'étais pas grand-chose, mais j'étais quand



même l'un des plus grands fans de Frank Black, le seul rockeur au monde à avoir chanté Jacques Tati. Et je me suis subitement souvenu de ce dernier foutant un grand coup de pied dans le cul d'un gros type qu'il prend pour un mateur. Ça doit être dans « Hulot ». Et je n'ai plus pensé qu'à ça.

Je me suis relevé, péniblement, et, comme on dit dans Houellebecq, un voile rouge m'a recouvert de son manteau pourpre, écarlate comme la vengeance aveugle, ce genre de précision à la con. A ce moment-là, aah ça, c'est bien vrai, comme dirait la mère Mélenchon, on ne réfléchit plus, on suit les préceptes du Président Mao.

J'ai foncé vers le Mocambo, écarté en hurlant des connards qui pensaient encore pouvoir entrer, et shooté à mort dans les épaisses fesses du vigile, tout en me barrant à toute vitesse, il y a des moments où il faut analyser ses forces pour gagner les élections.

Mais le vigile, et ses potes, eux, sont entraînés au moins par un brésilien, parce qu'ils m'ont rattrapé juste au moment où je me réfugiais dans le supermarket d'en face. Ça criait de partout, un vrai gig des Ramones, et j'ai fui dans l'une des travées. Mais y a pas de miracle en ce grand monde, le grand monstre vigilaire m'a gaulé et, ne voulant pas se salir les mains, a pris, au hasard, une grosse bouteille et me l'a explosée sur la tronche. Ça m'a liquidé direct. Et ça sentait le poisson.

Peu après, en émergeant, j'ai réalisé que je venais d'être à moitié assommé par un litre d'encre de seiche pour cuisine et assaisonnement. Ça m'a énervé. J'ai respiré à fond et je suis reparti à l'attaque, j'ai traversé la rue comme un zombie, je suis arrivé près de l'entrée et là, Taj Mahal, on m'a laissé entrer direct, alors que ça bastonnait tout autour.



J'y croyais pas. Sonné, une deuxième fois. Dans la petite salle, ça hurlait. Frank Black venait d'entrer sur scène. Je me suis rué vers le bar, j'avais à récupérer.

Le serveur m'a observé avec dégoût, mais a haussé les épaules.

En avalant ma bière à toute vitesse, je me suis regardé dans un pilier miroir.

J'étais tout noir.

L'encre de seiche.

Jean-Bernard Pouy

PS : Jean-Bernard restera à jamais associé à la Tête en Noir dont il fut le premier invité en 1985 à l'occasion de la première quinzaine du Noir d'Angers, un petit festival qu'il honora de sa présence en compagnie de Daniel Pennac. Je garde de cette journée un souvenir très émouvant : c'était ma première rencontre avec un écrivain. Et quel écrivain ! Gentil, accessible, cultivé et marrant. Jean-Bernard reste notre écrivain fétiche !!! Merci mon ami !

Jean-Paul Guéry

Journée Spéciale TÊTE EN NOIR

Le JEUDI 24 OCTOBRE à CONTACT

3 rue Lenepveu - 49100 ANGERS



LANCEMENT du N°200 de la Tête en Noir, le fanzine angevin qui fête également cette année ses 35 ans de promotion de la littérature policière.

EXPOSITION de dessins de couvertures de Gérard BERTHELOT, illustrateur de la Tête en Noir depuis le premier numéro

18 H : SIGNATURES / DEDICACES avec les auteurs Marc Villard (pilier du roman noir français), Ronan Gouézec (la révélation du roman noir breton) et Julien Heylbroeck (romancier phare du roman noir angevin)

19 H : DEBAT entre les auteurs présents et Julien VEDRENNE (fondateur du site K-Libre et spécialiste professionnel du polar international)

20 H : VIN D'HONNEUR avec les auteurs et le public

ARTIKEL UNBEKANNT DISSEQUE POUR VOUS

Marquée par la haine : Par les rafales, de Valentine Imhof

(Rouergue Noir. 2018)



Par les rafales est un roman noir. Très noir. Noir comme une nuit permanente et sans étoiles. Cette nuit, c'est celle d'Alex. L'Alex d'après. Le livre de Valentine Imhof découle en effet d'un acte atroce, terminal. Le type

d'acte qui a donné naissance à l'un des sous-genres les plus controversés du cinéma d'exploitation. Le type d'acte dont on ne se remet jamais. Alex s'en doute, mais envers et contre tout et tous, elle parvient à puiser au plus profond d'elle-même l'énergie nécessaire pour s'extirper de la gangue de boue qui s'apprête à la submerger.

Un an plus tard, Anton voudrait bien l'aider ; il voudrait même plein d'autres choses avec Alex. À vrai dire, il est prêt à tout pour elle. Mais la jeune femme ne peut ni ne veut rien lui dire. Pas même son vrai nom. Des mois qu'ils se fréquentent, et elle demeure une énigme. Seul Bernd connaît son secret. Ou plutôt ses conséquences, qu'il s'applique à transformer en fresque. Sa peau. C'est tout ce qu'Alex a été capable de lui confier. Et c'est déjà beaucoup. Ce mal dont on ne guérit pas, ces blessures qui ne cicatriseront jamais vraiment, elle a décidé de les faire recouvrir. D'encre. Noire, évidemment. Encore et toujours.

Mais Valentine Imhof utilise un autre ressort, bien plus inattendu dans un tel contexte. Car *Par les rafales*, c'est aussi l'histoire d'un malentendu. Ou d'une croyance. Laquelle, comme toutes les croyances, s'avère sourde, muette et aveugle. Donc destructrice. Alex aurait tant aimé pouvoir muer... Arracher sa propre peau après avoir craché son venin. Règlement de compte et solde de tout compte à la fois. Mais ç'aurait été trop simple et trop beau. Alors,

comme la simplicité est morte, la jeune femme va chercher la beauté ailleurs.

Bernd écrit donc sur la peau d'Alex. Mais l'horreur est ancrée autant qu'encrée, et l'artiste-artisan ne peut lutter contre un modèle qui réinvente en permanence une partie de sa propre histoire. Cette histoire pleine de musique, de poésie, d'alcool et de violence pour mieux dire la dérive, la peur, la paranoïa et l'engrenage. Alex détruite, Alex en fuite, Alex à jamais captive, et pourtant complètement en roue libre pendant ce concert des Muckrackers...

Le fameux groupe de Metal-indus lorrain n'est d'ailleurs pas le seul invité de Valentine Imhof, loin s'en faut. Non contente d'établir une bande originale sur mesure qui donne une véritable valeur ajoutée à son livre, l'autrice utilise en outre les têtes de chapitres d'une manière on ne peut plus singulière, convoquant nombre de figures littéraires afin de tracer le plus finement possible les contours d'un aller qu'on devine assez vite sans retour...

L'amour est un chien de l'enfer, et l'enfer est pavé de bonnes intentions : où quand certains, voulant bien faire, aggravent une situation jusqu'à la graver... dans le marbre. Ainsi la boucle est-elle bouclée, tourbillon en forme de cercle parfait aspirant en son sein glacé tous ceux qui auront croisé le chemin d'Alex après...

Par les rafales est donc un roman noir... mais pas que. C'est aussi – et surtout – un portrait de femme brisée aussi vibrant que juste. Mais un portrait déchiré en centaines de morceaux, que Valentine Imhof a entrepris de reconstituer strate après strate. Et il en fallait, de la patience, du tact, de la méticulosité et du talent, pour redonner figure humaine à Alex, icône meurtrie et noircie, à mi-chemin entre l'ange déchû et la fille perdue...

Zippo, le deuxième roman de Valentine Imhof, paraîtra début octobre, toujours chez Rouergue Noir. Avec un titre pareil, nul doute qu'il sentira le soufre et la souffrance. Et qu'il soufflera le chaud. De toute façon, après *Par les rafales*, le tiède n'est pas une option.

Artikel Unbekannt

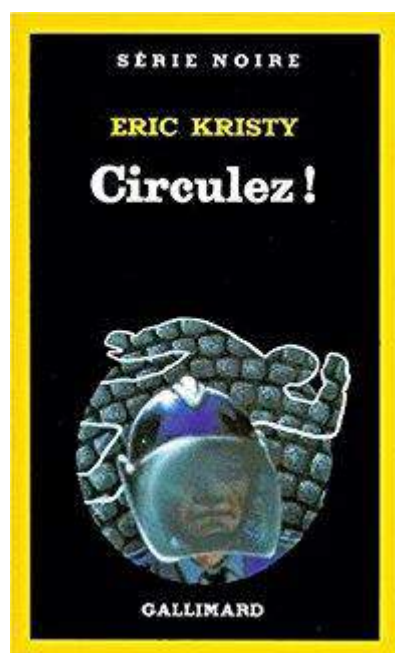
DANS LA BIBLIOTHEQUE À PÉPÉ

Circulez ! d'Eric Kristy. Gallimard Série Noire n°2017 – 1987

Lucien Noblard est un flic. Un poulet du rang, en uniforme, qui patrouille en ville, procède à l'évacuation des squats et cogne sur les manifestants. Il accomplit son boulot sans trop se poser de question, en se disant de toute façon qu'il ne sait rien faire de ses dix doigts et n'est pas particulièrement malin.

Un jour qu'il maraude avec un abruti de collègue, celui-ci fait du zèle et canarde un jeune braqueur en fuite. Aussitôt, toute la machine policière se met en branle pour couvrir le meurtrier et Noblard, après quelques hésitations, décide d'y aller de son faux témoignage.

C'est le début d'une belle série d'emmerdes. Noblard va s'enfoncer dans le mensonge, les ennuis, la violence, l'alcool et les insomnies.



Éric Kristy est né en 1951 et décédé en 2016. Il a signé une poignée de polars noirs, a tenu une rubrique de critique littéraire dans un journal et a également beaucoup scénarisé pour la télévision et bon nombre de séries policières. Il était aussi essayiste, musicien, chanteur (dans un groupe de blue-grass), parolier

(pour Gotainer) et membre de diverses associations et structures consacrées à la création et aux arts et à la défense du métier de scénariste.

Avec *Circulez !*, Kristy nous présente un quidam, un flic de base, qui arpente le pavé et ne se pose pas de question et se plaît à le balancer dans une spirale chaotique qui va mettre sa vie sens dessus dessous. Le personnage principal constate qu'il s'enfonce, mais chacune de ses décisions le fait davantage sombrer, comme s'il se débattait dans des sables mouvants. Ce roman noir est également prétexte à travailler la psychologie d'un protagoniste principal au départ plutôt simple dans ses caractérisations, mais qui se dote petit à petit d'une réelle épaisseur et qui affronte sa déchéance avec beaucoup de lucidité, malgré les litres d'alcool qu'il s'enfile pour ten-

ter de se brouiller les idées. Il y a quelque chose du Clamence d'Albert Camus chez Noblard. Et c'est bien fait, car on s'identifie au pauvre flic qui n'a pas réussi à empêcher l'irréparable et veut juste éviter les ennuis et continuer de bosser alors qu'il n'y est pour rien dans toute cette histoire. L'impunité manifeste dont jouissent les pandores ne peut que contribuer à fracturer la société et à rendre les exclus plus violents, créant ainsi un cercle vicieux qui alimente la machine évoquée plus haut. Mais plutôt que de faire de son court roman noir un pamphlet anti-flics, l'auteur va plus loin et bouscule le lecteur en le forçant à se mettre à la place du personnage principal.

Kristy, très bien documenté, utilise l'argot de la police, dépeint avec précision son petit monde, ses habitudes, sa solidarité jusqu'à la nausée, mais aussi ses rivalités, ses tiraillements et en présente l'image d'un bastion qui ne serait pas loin de celui de la « grande muette ». Cet univers étriqué et puissant sert de scène pour ses personnages dont peu n'appartiennent pas à la corporation, ce qui renforce davantage cette sensation d'étouffement et contribue à borner l'horizon de Noblard.

Éric Kristy réussit à insuffler un rythme suffisant pour qu'on ne lâche pas le roman avant la fin, en se demandant s'il va aller jusqu'au bout dans la logique « noire ». Une petite note de bas de page indique que ce roman est visiblement la deuxième mésaventure de Noblard après *Pru-neaux d'agents*. Sans nul doute, je vais guetter ce titre sur les étals des bouquinistes et les stands des vide-greniers.

Julien Heylbroeck

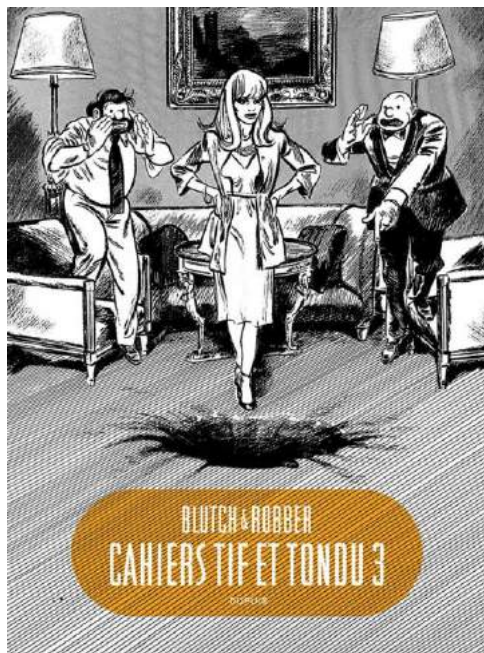


Entre quatre planches

La sélection BD de Fred Prilleux

Les Cahiers Tif et Tondu, tomes 1 à 3 – Mais où est Kiki ?

La couverture du magazine Spirou n° 4241, du 24 juillet dernier, ne lésine pas : « Le Retour au poil de Tif et Tondu ! ». Pas étonnant quand on sait que c'est le grand Blutch qui signe ce retour, sur un scénario impec de son frère Robber. Et 80 ans après leur création, les héros sont en pleine forme...



Mais où est Kiki ? Non, ce n'est pas la voisine qui a perdu son Pékinois à poli ras, ni un remix par David Guetta du Youki de Gotainer, mais bien la nouvelle aventure des vétérans Tif et Tondu, et quelle aventure !!!

Les amateurs – et les autres ! - d'un des plus célèbres duos de détectives du côté de Marcinelle peuvent se réjouir car ce retour est signé Blutch, sur un scénario de son frère Robber, et c'est clairement un hommage à une série qui a marqué le duo, et encore plus à l'album *Sorti des abîmes*, ou plutôt, à la période où Maurice Tillieux officiait comme scénariste pour Will.

En prélude à la sortie de l'album couleurs les éditions Dupuis ont publié trois magnifiques *Cahiers Tif et Tondu*, proposant une première version en noir et blanc de la BD, assortie de crayonnés, photos d'époque des auteurs en culottes courtes, et d'une longue nouvelle *L'antiquaire sauvage*, qui met en scène Tif et Tondu, « just-romanciers » comme ils s'autoproclament, dans une enquête échevelée dans le milieu de l'Art et des faussaires... S'il fallait d'ailleurs commencer par un quelque chose, c'est bien par cette nouvelle que je vous conseille d'attaquer ce chef d'oeuvre. Tout simplement parce qu'elle met immédiatement dans le bain, que l'esprit et le ton « Tif et Tondu » sont bien là – formidable Robber ! - et que l'intrigue est digne de Tillieu Et cerise sur la pièce montée, l'épilogue n'est ni plus ni moins que ce qui se passe dans les premières pages

dessinées par Blutch. La boucle se boucle et il n'y a plus qu'à se laisser entraîner dans l'aventure, qui débute d'ailleurs sur les chapeaux de roue. Ce court roman sortira du reste lui aussi, à part, à la mi-septembre.

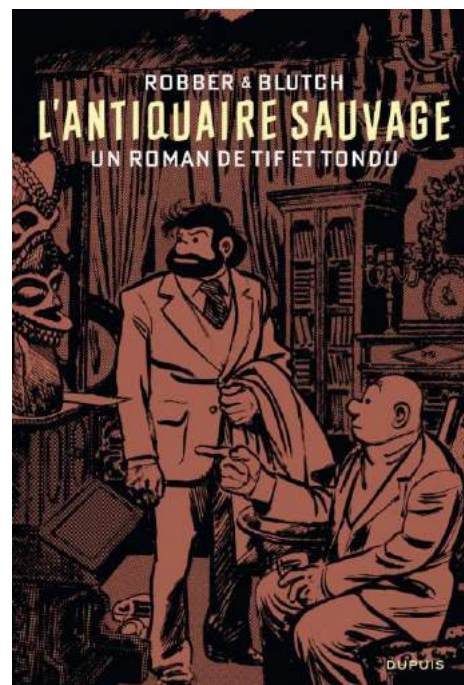
Cette version « de luxe » est vraiment exceptionnelle : les trois cahiers sont splendides, soignés, et la reprise du duo est ébouriffante. D'accord, on se retrouve au coeur des années 70. So what ? C'est un peu comme si on découvrait, subjugué, un épisode inédit, le chaînon manquant entre *Tif rebondit*, de Rosy, et *L'ombre sans corps*, de Tillieux. Ou mieux, juste après la première apparition de Kiki, dans *Tif et Tondu contre le Cobra*, puisque la délicieuse comtesse Amélie d'Yeu, alias Kiki, est la vedette de cette reprise. Un vrai bon polar à l'ancienne, loin des thrillers en cases à la mode de maintenant...

Petit conseil (si ce n'est pas déjà trop tard...) : le tirage était limité à 2600 exemplaires, foncez chez votre libraire, il lui en reste peut-être. Sinon, il vous faudra patienter pour la sortie de l'album en couleurs pour découvrir ce qui restera certainement une des BD de cette année 2019 !

Fred Prilleux

Les Cahiers Tif et Tondu, tomes 1 à 3 – Scénario

Robber et dessins Blutch – 32 p. et 48 p. noir et blanc – Dupuis, 2018 -2019 – 14 € chaque
L'antiquaire Sauvage : un roman de Tif et Tondu – Robber et Blutch – 92 p. coul. - Dupuis, 2019 – 22 €



LA PAGE DE JEAN-MARC LAHERRERE

Les vacances ça sert, aussi, à rattraper des romans laissés de côté durant l'année, pour tout un tas de raisons bonnes ou mauvaises.

Le premier, **Le grand silence** de **Jennifer Haigh** fut une totale découverte.

2002, un scandale énorme agite l'église catholique de Boston et sa congrégation en majorité irlandaise. Des dizaines de prêtres accusés de pédophilie, couverts par la hiérarchie. Une tourmente qui touche de très près Sheila McGann dont le frère Art, prêtre, est accusé d'attouchements sur un gamin de 8 ans. Leur mère est atterrée, leur frère Michael, ne veut plus entendre parler de Art, et Sheila qui a pris ses distances avec sa famille se met à douter. Mais elle ne peut y croire et se met à enquêter, ramenant à la surface beaucoup de secrets dans cette famille où l'on parle peu.

Le grand silence, ou plutôt les grands silences. Celui de l'église catholique bien entendu, qui, plus de quinze ans après ce scandale de 2002, a encore bien du mal à faire le ménage et avouer ses fautes. Et celui de la famille McGann qui, pour préserver sa réputation et sa façade s'est tue, où personne n'a posé de questions, ni cherché à comprendre certains faits restés dans l'ombre. C'est cette double enquête que mènent chacun de son côté Sheila et Michael, chacun à sa manière, alors que Art semble disposé à se laisser mettre en pièces sans rien faire pour se défendre. Deux enquêtes lentes, sans affrontements ni violence physique, mais avec une pression psychologique et une tension savamment orchestrées par la narration, du point de vue de Sheila qui reconstitue l'histoire après coup. C'est fin, subtil, très émouvant, dévastateur dans sa description du clergé, et cela amène à se poser pas mal de questions sur l'attitude que nous aurions, chacun d'entre nous, face à ce type d'accusation touchant un proche.

Le second est signé d'un auteur qui, mystérieusement, n'a pas en France le succès qu'il mérite, le King of Scotland, **Ian Rankin** avec le dernier Rebus : **La maison des mensonges**.

Edimbourg. Un corps complètement desséché et menotté est découvert dans le coffre d'une voiture abandonnée. Il s'avère qu'il s'agit de celui de Stuart Bloom, détective privé disparu depuis 2006. A l'époque la police avait fait chou blanc dans ses recherches. Depuis les parents du jeune homme n'ont cessé de crier que les flics n'avaient pas fait leur boulot. Parce que Stuart n'appartenait pas à une famille riche, et parce qu'il était homo. Siobhan Clarke et Malcom Fox

font partie de l'équipe qui enquête pour trouver le coupable, reprendre le travail de 2006 et voir si effectivement il avait été bâclé, ou pire, détourné. Ce qui va les amener à fouiller dans de vieilles poubelles, à une époque où John Rebus faisait encore partie de la police, buvait comme un trou, et était déjà obnubilé par Cafferty, le caïd de la ville. Un John Rebus qui se retrouve alors au centre des attentions, une fois de plus.

Comme toujours, un immense plaisir de retrouver l'irascible John Rebus. D'autant plus irascible qu'il a dû arrêter de fumer, et qu'il a réduit drastiquement sa consommation de bières pour passer au thé. Avouez qu'il y a de quoi altérer son humeur. Pour améliorer son humeur ajoutez qu'il est toujours la cible, parfois au travers de ses amis de deux ripoux qui sont maintenant à l'anticorruption, et que l'enquête en cours va mettre en doute son honnêteté et son implication au travail de l'époque. On retrouve les échanges verbaux tendus entre John et son ennemi intime Cafferty, les balades dans Edimbourg, la peinture de la société écossaise telle qu'elle évolue, la pugnacité teigneuse de Clarke, les doutes de Fox, la rage de John etc ... Comme avec quelques autres personnages récurrents, à Naples, Bergen ou La Havane on est de retour avec une bande de potes, et c'est bon.

Jean-Marc Laherrère

Jennifer Haigh / Le grand silence (*Faith*, 2011), Gallmeister (2019), traduit du l'anglais (USA) par Janique Jouin-de Laurens.

Ian Rankin / La maison des mensonges (*In a house of lies*, 2018), Le Masque (2019), traduit du l'anglais (Ecosse) par Freddy Michalski.

SIMENON : TRENTE ANS DEJA



A l'occasion des trente ans de la mort de **Georges Simenon**, les **Editions Omnibus** ont réédité **Tout Maigret** en 10 beaux volumes et les **Presses de la Cité** poursuivent en proposant les **Mémoires intimes** du grand romancier, suivis du **Livre de Marie-Jo**. 1156 pages pour mieux comprendre l'homme derrière l'écrivain. Somptueux !

(29 €)

Jean-Paul Guéry

Y' A PAS QUE LE POLAR DANS LA VIE ...



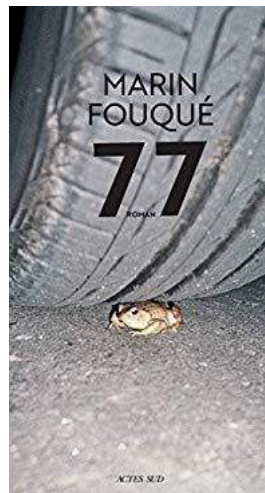
Zébu Boy, d'Aurélie Champagne. Ed. Monsieur Toussaint Louverture.

Démobilisés après avoir servi de chair à canon dans l'armée française, les Malgaches finissent par rentrer à Madagascar, sans argent et sans aucune reconnaissance. Ambila (Zébu Boy) est de ceux-là, révolté d'avoir dû rendre

jusqu'à ses chaussures militaires. Aigri, découragé, désargenté, il a accepté de récupérer des aodis (amulettes) à Tananarive chez le plus grand Ombiasy (sorcier) de l'île. Mais son périple le précipite au cœur du soulèvement Malgache de 1947. Engagé presque malgré lui par les rebelles, Ambila voit dans ces événements l'occasion de se venger de l'occupant français tout en gagnant l'argent nécessaire au rachat des zébus de son père. Récit hypnotique d'un road trip malgache, cet ouvrage traite à la fois de la colonisation, de la difficulté de vivre à Madagascar et de la détresse d'un homme qui a tout perdu, père, mère, honneur et patrie. Un roman puissant admirablement porté par la très belle écriture d'Aurélie Champagne. (19.90 €)

77, de Marin Fouqué. Editions Actes Sud.

C'est dans l'abribus d'un des hameaux agricoles d'un tout petit village du sud de la Seine et Marne que le jeune narrateur a choisi de poser sa triste existence pour ruminer sans cesse ses souvenirs d'avant. Avant, c'était quand il formait un trio d'enfer avec la fille Novembre et son pote Enzo. Avant, c'était les virées sans fin, les jeux débiles, les bagarres pour de faux et pour de vrai, les soliloques du père Mandrin sur l'invasion de la ville. Avant, c'était aussi les coups paternels reçus et les brimades endurées. Le temps a passé, embarquant la fille Novembre et Enzo, remplacés par le Grand Kevin qui l'emmène sur le chemin du shit et de la solitude à deux. Et puis finalement, il est resté tout seul dans son abribus. Le terrible récit d'un calvaire d'adolescent sous la plume nerveuse et percutante d'un romancier qui promet ! (19 €)

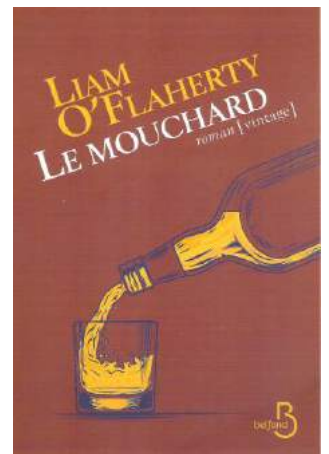


Ceux que je suis, d'Olivier Dorchamp. Ed. Finitude. Jeune professeur de lycée et français d'origine marocaine, Marwan est très touché par le décès brutal de son papa. Selon la volonté du disparu la sépulture se fera au Maroc et c'est Marwan, lui qui ne maîtrise que les rudiments de la culture marocaine et de la religion musulmane, qui est chargé d'accompagner le cercueil. Au près de sa famille marocaine qu'il ne connaît finalement assez peu, il découvre ses racines et comprend enfin ses parents. Un excellent et émouvant premier roman sur la difficulté d'être un français d'origine étrangère dans une France qui peine à reconnaître ses enfants un peu basanés. (254 p.- 18.50 €)

Le Mouchard,» de Liam O'Flaherty. Roman [vintage]. Belfond. Dublin, début du 20° siècle.

Gypo Nolan, ancien flic et ex-activiste communiste, est un clochard aux abois. Dans un moment de folie, il dénonce un ancien complice recherché pour meurtre et empoche la prime de la police.

Traqué par l'Organisation Révolutionnaire qui veut punir le mouchard, Gypo erre toute la nuit, de bouges en tripots, dépensant les deniers de la trahison mais refusant d'affronter la terrible sentence qui pèse sur ses épaules. Ecrit en 1925 et adapté en 1935 au cinéma par John Ford, ce roman noir irlandais exhale l'atmosphère très particulière des films en noir et blanc de l'entre-deux guerres. (280 p. – 18 €)



Jean-Paul Guéry

papeterie
librairie
contact

EN BREF... EN BREF... EN BREF... EN

L'horizon qui nous manque, de Pascal Des-saint. Rivages/Noir. Ex-enseignante reconvertie dans l'humanitaire au sein de la jungle de Calais, Lucille, 26 ans, a touché le fond après le démantèlement des camps de fortune. En déshérence, coupée de sa famille, elle échoue comme locataire d'une caravane sur le terrain d'un vieux misanthrope dépressif qui aime Gabin et les Rubettes. Entre ces deux âmes en peine naît sinon une amitié, du moins un respect mutuel. L'irruption d'un marginal imprévisible sème le trouble et casse l'harmonie. Nulle intrigue criminelle dans ce beau roman noir de Pascal Des-saint qui dresse avec tendresse le portrait de trois exclus de la société. (19 €)

Mon territoire, de Tess Sharpe. Ed. Sonatine. Héritière du clan McKenna qui règne sur le marché de la drogue de la Californie du Nord, Harley est programmée depuis sa jeunesse pour affronter tous les dangers d'une activité illicite. Elle est aussi responsable d'un foyer pour femmes en détresse et c'est cette noble activité qui rallume une terrible guerre des gangs qu'elle va gérer avec un sang-froid impressionnant. Impossible de ne pas être touché par le charisme de cette héroïne dont on découvre l'incroyable passé en alternance avec l'action présente. Un premier roman époustoufflant de fraîcheur, d'émotion, de rythme et de tension. (23€)

La petite fille que j'ai tuée, de Ryô Hara. Atelier Akatombo. Et si vous profitiez de la rentrée pour découvrir un peu la société japonaise via le dernier roman policier de Ryô Hara, un des meilleurs auteurs de polars nippons. Son héros est

un détective privé installé à Tokyo à la fin des années quatre-vingt et qui a le don de se jeter à corps perdu dans des affaires pour le moins opaques. Il est ici recruté pour servir d'intermédiaire entre les ravisseurs d'une très jeune

violoniste prodige et sa famille. Suspecté par la police, malmené par les truands, trompé par tout le monde, le sarcastique détective montre une belle pugnacité pour faire éclater la triste vérité. (18 €)

Masses critiques, de Ronan Gouezec. Ed. Le Rouergue. Ballotté par une mer en furie, le petit bateau de pêche d'un braconnier chavire près de son port breton. La noyade du vieux grigou maître chanteur arrange les affaires de René le restaurateur qui n'en peut plus de payer. Hélas, le fils de la victime entend bien reprendre le flambeau... René peut compter sur son vieil ami Marc qui pourtant lui cache un secret qui pourrait tout gâcher. Les destinées de tous ces cabossés de la vie vont se croiser dans un final terrible. L'écriture poétique et sensible du breton Ronan Gouezec s'accorde bien avec cette sombre histoire d'amitié confrontée à un grain de sable. A noter 7 premières pages d'anthologie sur le naufrage du bateau... (18,50 €)

Les mangeurs d'argile, de Peter Farris. Gallmeister. Destabilisé par la mort accidentelle de son père, Jesse, 14 ans, préfère éviter sa belle-mère et son oncle prédicateur illuminé pour arpenter, seul, l'immense domaine familial au cœur de la Géorgie. C'est là qu'il fait la connaissance de Billy, authentique homme des bois, vétéran du Vietnam et terroriste recherché par le FBI. Quand Jesse découvre que son père a été assassiné par le prédicateur, il décide de prendre en main son destin avec l'aide de Billy. Peter Farris s'affirme comme l'un des plus intéressants auteurs de romans noirs américains contemporains avec cette belle histoire d'amitié entre un gosse et un vétéran. (23 €)

Un silence brutal, de Ron Rash. Gallimard. Au cœur des Appalaches, une communauté essaie de vivre en harmonie sous l'œil bienveillant d'un shérif proche de la retraite et qui sait bien que, parfois, « la loi et ce qui est juste s'opposent ». Deux problèmes occupent les journées de l'homme de loi : la chasse aux trafiquants de drogue et le conflit qui oppose un vieil homme solitaire et le propriétaire d'un complexe touristique. Tout comme son amie Becky, le shérif est amoureux de la nature mais reste prisonnier de son passé et de ses erreurs. Un superbe roman de Ron Rash, poète et ardent défenseur de l'environnement menacé par la cupidité de l'homme. (19 €)



Jean-Paul Guéry

LES (RE) DÉCOUVERTES DE GÉRARD BOURGERIE

Les retournants de Michel Moatti. Grands Détectives. Ed. 10/ 18 – 2018

Août 1918 – Front de Somme. Adrien Jansen, lieutenant de 36ans, instituteur dans le civil, s'est lié avec Vasseur, un type brutal et débrouillard. Tous deux sont écoeurés par cette interminable guerre des tranchées. Leur décision est prise : « on déserte ». Mais attention à ne pas se faire prendre ; les déserteurs on les fusille sans états d'âme. Les deux compères volent des habits dans une ferme, se planquent, sont repérés par un gendarme à vélo. Aussitôt, Vasseur bondit et le poignarde. Voici Amiens. Dans l'arrière-cour d'un café des corps gisent suite à l'explosion d'une mine volante. Belle occasion de changer d'identité en laissant leurs plaques aux cous des morts, en s'emparant des sauf-conduits de ces morts. Alors, Vasseur devient Pierre Vally, médecin ; Jansen : Julien Malka. Désormais circuler devient moins dangereux, sauf que l'armée, par le biais de la prévôté d'Amiens (la police judiciaire militaire) réagit et donne mission au capitaine Delestre (surnommé « le chien de sang » pour son acharnement à poursuivre les criminels) de rechercher les deux déserteurs. Ceux-ci marchent vers la mer. Aux habitants qu'ils croisent, ils racontent : « Nous allons sur la côte acheter une clinique ». Un matin, ils s'égarent dans les bois. Ils découvrent pas hasard un manoir un peu décrépi : les Ansennes. Le lieu est habité par un vieil homme, une jeune femme, une gouvernante. La femme court après un petit chien qu'un vagabond tourmente. Vally sauve le chien, fait semblant de le soigner. Sa maîtresse, reconnaissante invite les « médecins » au château. On fait connaissance. La femme se nomme Mathilde ; elle est pulmonaire et somnambule. L'homme est son père : il essaie de maintenir coûte que coûte son entreprise de verrerie. Dans l'ombre veille Nelly, une gouvernante suspicieuse. Ainsi commence une nouvelle vie pour nos deux compères qui disent attendre des nouvelles de leur future clinique. Ils se sentent bien dans ce lieu préservé. Bientôt ils se rendront indispensables, souhaitant attendre tranquillement que cette sale guerre prenne fin. Mais rien ne se passe comme prévu : Mathilde at

tise la convoitise des deux hommes et Delestre, patiemment poursuit ses recherches...



On sent dans ce roman passer le souffle de la guerre car l'auteur a écrit une fiction fortement ancrée dans la réalité historique : évocation de la vie dans les tranchées, allusions aux rumeurs et fables entendues à l'arrière, critique du cynisme des officiers supérieurs qui conduisent leurs hommes à la boucherie. On l'a compris : ce roman est un vif réquisitoire contre la guerre 14, et toutes les guerres. A l'opposé le domaine des Ansennes pourrait apparaître comme un havre de paix avec la peinture d'une maison bourgeoise tapie dans la forêt. Les habitants : un vieillard paisible, une jeune femme éthérée, une gouvernante curieuse semblent épargnés par les malheurs de la guerre. Erreur ! Avec l'apparition des déserteurs les passions se déchaînent : les apparences volent en éclat. Jansen se révèle tout différent de ce que l'on croit ! En même temps, l'enquête de Delestre se poursuit : le policier accumule indices et témoignages pendant six mois avant de conclure. Voilà un polar original que l'on lit avec passion de bout en bout..

Gérard Bourgerie

LA TETE EN NOIR

3, rue Lenepveu - 49100 ANGERS

RÉDACTION (par ordre d'entrée en scène) Jean-Paul GUÉRY (1984), Michel AMELIN (1985), Claude MESPLÈDE (1986 - 2018), Paul MAUGENDRE (1986 - 2018), Gérard BOURGERIE (1996), Christophe DUPUIS (1998), Jean-Marc LAHERRÈRE (2005), Jean Hugues VILLACAMPA (2008), Martine LEROY RAMBAUD (2013) Artikel UNBEKANNT (2013), Julien HEYLBROECK (2013), Julien VÉDRENNE (2013), Fred PRILLEUX (2019)

RELECTURE : Julien VÉDRENNE

ILLUSTRATIONS : Gérard BERTHELOT (1984)

N°200 – Sept. / Oct. 2019

Porképi-copies



Les photocopies aux bons prix

A coté de GEMO

Près de Carrefour St Serge

02 41 32 37 58